

Avédikian-Yégavian : chasse aux tabous

Livre / essai

Sexe, mémoire et vidéo : le réalisateur Serge Avédikian et le journaliste Tigrane Yégavian mettent les deux pieds dans le plat de l'Identité. Pas trop tôt.

■ PAR VAROUJAN SARKISSIAN

Les premières pages de *Diasporalogue* sonnent autant comme un générique d'*Amicalement vôtre* que comme un essai sur l'Identité. Scellant leur rencontre, les deux sémilants polyglottes et passeurs de culture, Serge Avédikian et Tigrane Yégavian, ouvrent leur dialogue sur le récit de leur jeunesse – un récit touchant non dénué de sensualité, d'humour, menant le lecteur dans les rues d'Erevan pour le premier, à Lisbonne pour le second, avant de fouler plus tard le sol français. Puis, jouant du récit de vie comme on se renvoie la balle, le réalisateur et le journaliste usent de leur expérience comme un tremplin à une réflexion sur la transmission culturelle, la création artistique en diaspora, ou encore les relations interculturelles.



Serge Avédikian et Tigrane Yégavian

que Krikor Beledian, Denis Donikian ou le philosophe Marc Nichanian, estime Avédikian, n'échappent pas totalement à ce cloisonnement, adoptant un discours spécifique selon qu'ils s'adressent à un public français ou arménien. "En croyant préserver ou essayer de transmettre, on se stigmatise soi-même, c'est-à-dire qu'on se démultiplie, on crée un autre «pays imaginaire», parfois chimérique ou spirituel. On se retrouve piégé par le dilemme de ceux qui luttent simultanément pour s'intégrer tout en préservant leur «arménité». Une position aggravée par la conscience des «vaincus», dont certains tentent de s'affranchir", estime Yégavian, et consécutif à la «perte» et à la fragmentation, rappelle Avédikian. Au contraire, appuie ce dernier, il faut être en position de s'adresser à la fois à tous, à l'instar des jeunes générations d'artistes juifs, maghrébins, asiatiques. Ce qu'il tente lui-même de faire dans le film *Celui qu'on attendait* (2016), avec Patrick Chesnais, sur le ton de l'humour.

Double vie, double «je»

Etrangers dans le pays de leur jeunesse (les parents de Serge sont des *nerkaghtsis**) – familialement liés à la France par un "amour quasi névrotique" que viennent renforcer la chanson, la littérature et le cinéma français, Avédikian comme Yégavian échapperont toutefois à la machine à laver assimilationniste française et à ses dommages collatéraux une fois atterris dans l'Hexagone, lesquels pousseront bon nombre de Franco-Arméniens, expliquent-ils, à reléguer leur identité arménienne à la sphère strictement privée. Bref, à vivre cachés leur identité. Viscéralement cosmopolites, attachés autant à la langue de Molière qu'à celle de Vahé Ochagan, auquel ils rendent un hommage appuyé, l'un comme l'autre dénonce la coupure entre deux mondes. Conséquence, selon eux : la pratique d'activités «communautaires», lorsqu'elle existe, s'effectue bien souvent en marge totale du reste de la vie sociale, avec ce cloisonnement des registres et cette débauche d'énergie propre aux doubles vies. Même des écrivains aussi chevronnés

■ Passerelles

Au fond, disent-ils en substance, l'Intégration à la française tant célébrée a longtemps encouragé, très paradoxalement, une certaine réaction au repli communautariste, mais aussi une souffrance de l'invisibilité, auxquelles a échappé le jeune Serge (Sahak) débarqué à 15 ans. "Quand on me demandait : «Tu viens d'où?», lorsque je suis arrivé en France, se souvient Avédikian, c'était facile de dire que je venais d'Arménie soviétique parce que c'était de l'URSS qu'il s'agissait et les gens connaissaient tous ce régime. Je pouvais situer ma ville natale, Erevan, sur la carte, donc ça existait". Décidé à créer des passerelles entre les cultures, Avédikian rappelle comment, avec son comparse Jacques Kébadian, il monte trois

éditions du Festival du cinéma arménien à Paris, entre 1985-88, lesquelles ont réuni Verneuil, Aznavour, Garvarentz, mais aussi Henrik Malian, Tigrane Mansourian, Frouzéz Dovlatian, Bagrat Hovanessian, Albert Mekertchian, Sos Sarkssian, Albert Yavourian, et d'autres cinéastes d'Arménie.

Courageux, gonflé, *Diasporalogue* explore ainsi les multiples façons d'abattre les murs, tous les murs, et ouvre de multiples pistes. Aucun sujet n'est édulcoré lorsqu'il s'agit d'aborder la question de la sexualité, de la domination culturelle, ou encore d'examiner les liens difficiles qu'entretiennent l'Arménie et la Diaspora, mais aussi entre descendants de

divers génocides, ou bien encore entre Arméniens et Turcs. Ici, le ministère de la Diaspora appréciera particulièrement, tout comme apprécieront les partisans du monopole victimaire de la Shoah. Mais bien plus qu'un pamphlet, *Diasporalogue* se veut un appel lancé à tous les lecteurs comme un encouragement à débattre, à porter la contradiction, à investir l'espace public d'une parole originale, à « séduire » par sa singularité. ■

**Immigré arménien parti de diaspora en RSS d'Arménie dans l'après-guerre.*

Serge Avédikian & Tigrane Yégavian,
Diasporalogue, Editions Thaddée – 2017 – 214p. – 15€

Extraits

■ Complexe

Serge Avédikian : “ Les artistes, tout comme les intellectuels d'origine arménienne en France, n'ouvrent pas assez leur champ d'investigation, ou n'osent pas le faire. De ce fait, ils ne portent pas leur parole ou leur position vis à vis de la société dans laquelle ils vivent et restent assez cloisonnés. Il y a comme une fracture entre leur façon de s'adresser aux Français et aux Arméniens, alors qu'ils peuvent être plus facilement entendus par tout le monde, s'ils le souhaitent. Je constate aussi que les Arméniens, principalement ceux qui occupent des postes institutionnels, ont un peu de mal avec l'entraide, comme s'ils risquaient d'être pris en flagrant délit de faire quelque chose d'impropre. Alors qu'il n'y a rien de plus naturel que de donner un coup de main à quelqu'un qui en a besoin et à qui vous faites confiance. D'ailleurs, les gens pensent que les Arméniens s'entraident beaucoup, ce qui n'est pas forcément le cas. Par un complexe qui perdure probablement. ”

■ Démesure

Serge Avédikian : “ Un Arménien du Caucase, il a la pluralité et la démesure de la culture caucasienne qui sont vivantes en lui, alors qu'un Arménien de France, il mettra en avant une douleur face à l'histoire, la nostalgie du pays perdu ”.

■ Divorce

Tigrane Yégavian : “ Ce n'est pas un divorce qui a eu lieu [entre l'Arménie et la Diaspora], mais un rendez-vous manqué. Pour qu'il y ait divorce, encore aurait-il fallu que nous nous

soyons mariés. Nous nous trouvons ici face à deux réalités fantasmées, et c'est justement là que le bât blesse. Ce qui me fait venir à cette dialectique centrale entre pragmatisme vers la normalisation avec une ambition pour une vie normale d'une part, et aspiration à un idéal, à une mystique nationale fantasmée, conséquence d'une histoire lourde de traumatismes. Cela explique également le caractère profondément émotionnel des Arméniens et la relation en dents de scie qui lie l'Arménie à la Diaspora... ”.

■ Epinal

Tigrane Yégavian : “ À force de prêcher la conservation de l'arménité, nous en sommes venus à vénérer des reliques sans être en mesure – surtout faute de créativité – de construire une nouvelle école de pensée et une spiritualité propres à notre expérience de l'exil. Résultat : des générations de diasporiques ont appris à aimer un pays qui n'existait que dans des manuels scolaires truffés d'illustrations naïves et émouvantes. J'ai moi-même grandi avec ces images d'Épinal vénérées telles des reliques : le mont Ararat, la cathédrale d'Etchmiadzine... ”

■ Hrant Dink

Serge Avédikian : “ Je sentais quelque chose et ne comprenais



pas pourquoi c'était un Arménien qui secouait le cocotier. J'avais un pressentiment un peu bizarre, je me disais que tous ces gens de Turquie que j'avais rencontrés étaient représentés par un Arménien. Mais pourquoi, eux, ne se mettaient-ils pas en avant, puisqu'ils sont les figures emblématiques de la société civile turque, ouverte à la question des Arméniens, et qu'il s'agit de leur société civile après tout ? [...] Des « imprudences » importantes ont été commises et ont mené, à mon sens, à l'assassinat de

Hrant. Notamment quand il a reçu ce Prix européen pour l'humanité, il a été « mis en lumière » par les Européens, sans être protégé pour autant. De son côté, [...] Pamuk était intouchable. Dès lors, ce qu'on appelle en Turquie « l'État profond » s'est autorisé à dire : « On doit l'éliminer parce qu'il est le plus dangereux, de plus c'est un Arménien contagieux. »

■ Iconoclaste

Tigrane Yégavian : “ Vahé Ochagan avait initié un courant de pensée embryonnaire qu'on appellera rapidement le « diasporisme ». [...] Dans certaines de ses nouvelles, il a essayé de tuer la tradition de nos pères pour créer un sursaut, il a vraiment tenté de balayer tous les fétiches, et tout ce qui polluait notre relation à l'identité, à la langue arménienne, comme c'est le cas de son fameux livre Tagartin shouritch (autour du piège). Et, c'est pour ça qu'il faut le lire, le relire, le traduire, le faire connaître davantage ”. ■